

LE MANOIR DESCHAMBAULT



Les vieux manoirs du Canada, autour des murs mousseux et croulants desquels tant d'épisodes romanesques de l'histoire première du Canada se sont passés, disparaissent rapidement depuis l'abolition de la tenure seigneuriale. Et c'est pour que leur souvenir soit conservé que nous aimerions à voir un de nos historiens antiquaires écrire

Pierre est encore plus pâle ; malgré l'âpre bise qui fait grelotter les officiers sous leurs pelisses de fourrures, il lui semble qu'il est inondé de sueur.

Personne cependant ne s'aperçoit du trouble du canonnière. Il s'approche de la pièce, la pointe attentivement. Les officiers suivent l'effet du coup.

— Bien touché, dit le général, quand la fumée est dissipée. La baroque n'était pas solide ; il n'en reste plus que des ruines.

Une grosse larme perle aux yeux de Pierre. Le général s'en aperçoit.

Qu'est-ce qu'il a celui là ? demanda-t-il avec sa brusquerie habituelle.

— Pardon, mon général, répond Pierre, redevenu maître de lui-même ; c'était ma maison, tout ce que je possédais !

MAURICE SAYDE.

LA BEAUTÉ

En quoi consiste la beauté ? La beauté est-elle comme la vérité, absolue ? Peut-elle se concevoir d'après un type idéal unique ?

Non, la beauté est essentiellement relative aux temps, aux pays, aux races et même aux goûts individuels.

La beauté grecque n'est pas la beauté parisienne.

La beauté anglaise n'est pas la beauté italienne.

La beauté européenne n'est pas la beauté persane ou chinoise. Le Bouddha des Italiens n'a rien du Jupiter grec.

L'art antique diffère de l'art moderne.

Dans l'art antique, la beauté résidait dans l'harmonie des proportions, la pureté de la ligne, la rondeur des modelés, la noblesse de la forme et des attitudes.

“ Dans l'art moderne, la beauté consiste surtout dans la grâce, le sentiment, l'intelligence et dans l'intensité de la vie. ”

Il y a en outre la beauté naturelle et la beauté acquise.

“ Il est deux sortes de beauté, disait Mme de Girardin : celle que l'on reçoit, et celle que l'on prend. ”

La beauté naturelle, c'est cet ensemble heureux de lignes, d'expression, qui sollicite, charme, captive le regard.

Il n'est pas indispensable que cet ensemble soit harmonieux. Il est au contraire tel contraste, tel discours plus attrayant que l'harmonie trop complète, toujours un peu froide et monotone.

Telle femme avec des formes accomplies, les lignes les plus sculpturales, sera moins séduisante qu'une femme aux traits irréguliers et qui possède ce je ne sais quoi agaçant et attirant. Ainsi, la piquante brune aux yeux petits, mais étincelants, aux lèvres lippues, mais d'un incarnat violent, au nez retroussé, mais spirituel, aux cheveux drus et noirs plantés bas, ou la blondinette chiffonnée, de formes mignardes, que ses cheveux ébouriffés font ressembler à un King's Charles, excitent la curiosité.

La beauté acquise, c'est la beauté empruntée à l'art de se coiffer, de se vêtir et de réformer les méfaits de la nature. Cette beauté là, toute femme de goût peut l'acquérir. Je dirai plus : celle qui sait s'habiller, se gant, se chausser, se meubler, qui a le goût des futilités et qui en a l'esprit, qui apporte dans sa tenue, ses gestes, sa manière de marcher, de parler, de tenir sa maison, un cachet de distinction et d'élégance, sera plutôt réputée jolie femme que telle autre, réellement belle, qui ne saurait pas encadrer sa beauté, la mettre de relief, qui négligerait sa mise, commettrait des fautes de goût, qui, en un mot, n'aurait pas conscience de son pouvoir et de sa valeur.

Donc, j'affirme que pour être belle, il suffit de le vouloir ; et toute femme qui connaît sa véritable mission, doit le vouloir.

Comtesse LAURIANNE.

Les Français ont, en général, le sentiment qu'ils vous témoignent, mais le sentiment s'en va comme il est venu. — J.-J. ROUSSEAU.

L'histoire des vieux manoirs canadiens dont la lecture serait si intéressante et si instructive. Nous donnons aujourd'hui aux lecteurs du MONDE ILLUSTRE la vue du manoir Deschambault, qui est actuellement la propriété de M. Geo. M. Fairchild, jr., l'un de nos compatriotes établis aux Etats-Unis, qui nous fait le plus grand honneur, et l'un des fondateurs du Cercle Canadien à New-York.

Tous les ans, M. Fairchild vient passer quelques mois pendant l'été à Deschambault.

LE CERF-VOLANT

(FABLE)

Un cerf-volant tout droit montait.
Fier de s'élancer dans l'espace.
Disant : — De m'élèver jamais je ne me lasse,
Lâchez-moi du fil, s'il vous plaît ?
— Est-ce assez ? — Non ! Donnez... donnez sans plus attendre.
Je suis encore bien loin, bien loin du firmament ;
Mais j'y serai dans un moment.
— A tes vœux je ne puis me rendre.
Lui dit l'enfant qui le guidait.
J'ai fourni bout à bout le fil qui me restait ;
A me forcer la main, tu ne saurais prétendre.
Demain tu monteras plus haut si tu le peux ;
Commence aujourd'hui par descendre.

Du cerf-volant plissant aux cieux
L'exigence n'est pas nouvelle ;
Les gens sont tous ambitieux.
Des qu'on leur lâche la ficelle.

J. POISLE-DESGRANGES.

L'OBUS

Dès du pont de Sèvres, sur la rive gauche de la Seine, s'élevait, noyée dans un massif de verdure, une coquette chaumière, dont les murs et la toiture disparaissaient sous l'enchevêtrement du lierre, de la clématite et du chèvre-feuille.

Dans le jardin, qu'ombrageaient de vieux châtaigniers, les pinsons, les bouvreuils se donnaient de joyeux rendez-vous, et leur gai babil charmait les hôtes de la maisonnette.

Les hôtes : Pierre Barlat, un brave et honnête ouvrier, dur à l'ouvrage, joyeux compagnon, ignorant le chemin du cabaret, ne cherchant d'autres jouissances que celles que lui procurait la vie de famille ; sa femme Jeanne, une robuste payanne, dont les grosses lèvres rouges s'ouvraient dans un franc sourire, sur des dents merveilleuses de blancheur. C'était plaisir de voir cette joyeuse mère soigner ses trois enfants, tout jeunes encore. Jamais un moment d'impatience, et, pourtant, c'était du mal, trois marmots à soigner, le linge et les vêtements à entretenir et tous les autres soins du ménage ! Tout cela se faisait en chantant, et, le soir, après le dîner, quand toute la marmaille dormait, il restait encore une bonne heure de flânerie, avec Pierre, dans le petit jardin.

Cette heure-là reposait des fatigues de la journée. On l'employait à faire des projets d'avenir. Trois enfants à élever, c'était une lourde charge ; mais l'ouvrage allait bien et ce n'étaient pas les forces et le courage qui manquaient. Dans quelques années, Pierre serait contremaître ; par conséquent, la paye serait plus forte. Les mioches seraient élevés ; pendant qu'ils iraient à l'école, Jeanne travaillerait de son état, repasseuse. On mettrait de l'argent de côté et l'on achèterait la bicoque. De fait, quand ils seraient vieux, où trouveraient-ils mieux pour se retirer et manger

leurs quatre sous ? Dame, on n'en aurait pas des “cents et des mille” ; mais les enfants feraient comme leurs parents, ils travailleraient et les vieux vivraient de leurs économies.

Rêves naïfs, grossièrement traduits, mais qui faisaient le bonheur de ces braves gens.

Les années passèrent ainsi et le rêve commençait à se réaliser. Pierre travaillait le dimanche ; il ne prenait plus de repos. Le propriétaire avait des prétentions très élevées ; mais ses prétentions n'avaient fait qu'accroître leur désir de posséder.

Ce serait dommage, disait Pierre, de quitter cette maison, à laquelle, chaque jour, il faisait quelque amélioration. Et le jardinet ! Tous ces arbres qu'il avait plantés, d'autres en recueilleraient les fruits ! Il leur semblait que c'était un vol.

On s'était donc mis d'accord avec le propriétaire. L'acte de vente fut signé un dimanche. Quand Pierre Barlat sortit de chez le notaire, son titre de propriété dans la poche de son veston, “ le roi n'était pas son cousin ”, comme il le disait lui-même, pendant qu'un bon rire épanouissait sa figure.

Il avait été convenu tout d'abord que l'on fêterait l'acquisition par un joyeux dîner à l'auberge. Une friture de Seine, un lapin sauté et quelques bouteilles de vin de Suresnes, un vrai repas de Lucullus. Mais, quand Pierre se sentit “ propriétaire ”, il n'y tint plus.

— Allons dîner chez nous, dit-il à sa femme.
Si vous aviez entendu l'intonnation qu'il donna à ces mots : “ chez nous ” !

Il avait pour cela, toutes sortes de bonnes raisons. La cuisine d'auberge ne valait rien ; c'étaient toujours les mêmes sauces, avec un affreux goût de graillon. On serait bien mieux à la maison, à l'ombre sous la charmille, la Seine à leurs pieds et, dans le fond, l'immense panorama de Paris, tout ensoleillé.

C'est au milieu de ce bonheur, dont sa vie lui paraissait remplie, que la guerre de 1870 vint surprendre Pierre Barlat.

C'est au fort du mont Valérien que nous le retrouvons. Pierre est canonnière. Il veille près de sa pièce, quand le général Noël, commandant le fort, s'approche, accompagné des officiers de son état-major. Le général s'appuie sur la pièce et, sa lorgnette en main, il dirige ses regards vers le pont de Sèvres.

— Canonnière, dit-il d'une voix brève, en se relevant.

— Mon général ? répond Pierre, en faisant le salut militaire.

— Tu vois d'ici le pont de Sèvres ?

— Très bien mon général.

— Cette bicoque, là-bas dans le bouquet d'arbres, sur la gauche ?

— Je la vois, dit Pierre qui pâlit.

— C'est un nid de Prussiens ; un obus là-dedans, mon brave.